

Yves Charbit (éd.), *La Population des pays en développement*. Paris, La Documentation française, coll. « Les études de la documentation française », 2001, 175 p.

Ariette Gautier

DANS **AUTREPART** 2002/4 n° 24 , PAGES V À V
ÉDITIONS **PRESSES DE SCIENCES PO**

ISSN 1278-3986

ISBN 12783986

DOI 10.3917/autr.024.0185e

Date de mise en ligne : 01/01/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-autrepart-2002-4-page-V?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Notes de lecture

Thomas TUFTE
*Living with the Rubbish Queen. Telenovelas,
 Culture and Modernity in Brazil*
 Luton (G.-B.), University of Luton Press,
 2000, 277 p.

Dans cet ouvrage, rédigé en anglais, l'auteur (un anthropologue danois) nous présente les résultats d'une enquête de terrain effectuée sur l'usage des *telenovelas* au Brésil au début des années quatre-vingt-dix, avec le souci constant de les mettre en perspective du point de vue théorique et méthodologique grâce à sa connaissance approfondie de la littérature dans ce domaine.

Une *telenovela* est un produit télévisuel du genre série, fabriqué de façon industrielle en Amérique latine (Brésil, Mexique et Venezuela essentiellement) et littéralement taillé sur mesure pour répondre de façon étroite aux besoins et attentes des publics latino-américains. Les *telenovelas* sont exportées dans le monde entier et notamment en Afrique de l'Ouest où j'ai eu l'occasion récemment d'étudier les modalités de leur réception au Sénégal.

L'auteur commence par faire un historique des théories relatives aux médias visuels et à la communication qui se sont succédé sur le continent latino-américain de 1960 à nos jours. Chemin faisant, il cite de nombreux travaux latino-américains (brésiliens mais aussi mexicains, colombiens, vénézuéliens, etc.) qui attestent de l'ancienneté et de la vitalité de la réflexion dans ce domaine, contrairement à ce que l'on peut observer en Afrique, où les études sur les médias visuels sont quasiment inexistantes, surtout du côté francophone, alors même que les sociétés africaines sont travaillées de longue date par la photographie et le cinéma et que la télévision y connaît un essor remarquable.

Parmi les raisons invoquées par l'auteur pour expliquer cette riche production latino-américaine, j'ai retenu : d'une part, le développement rapide et important de la télévision en Amérique latine où elle joue un rôle central dans les recompositions sociales et identitaires, d'autre part, le fait que la culture populaire – dont les médias font partie intégrante – est devenue un champ de recherche privilégié pour les chercheurs latino-américains, avec une focalisation sur la vie quotidienne en tant que matrice de production de sens et de formation des identités.

Dans cette perspective, le receveur d'un programme télévisé n'est pas seulement le décodeur d'un message, mais aussi un producteur de sens, cette conception des choses n'étant pas sans conséquence sur le plan méthodologique, avec l'adoption par l'auteur d'une méthode relevant d'une ethnographie des médias (*media-ethnography*) qui associe l'étude, au niveau macrosocial, des modalités de production et de diffusion de ce genre télévisuel particulier qu'est la *telenovela* à l'étude micro-sociologique des interactions entre médias visuels et vie quotidienne.

L'auteur met en œuvre la notion de « communautés interprétatives » qui forment autant de médiations incontournables entre les individus et le processus d'appropriation d'un bien culturel comme la *telenovela*. Parmi les éléments qui jouent un rôle central dans la construction de ces communautés interprétatives, il mentionne notamment ces communautés de voisinage (*neighbourhood cultures*) qui se développent dans les quartiers populaires situés à la périphérie des grandes villes et dont la cohésion est assurée en grande partie par les réseaux féminins.

Les relations étroites qu'entretiennent les médias – et en particulier la télévision – et le monde politique au Brésil sont ensuite mises en évidence. On apprend ainsi que le

développement de la télévision brésilienne a été étroitement associé à l'effort mené durant vingt ans (1964-1984) par le régime militaire pour unifier cet immense pays, créer une identité nationale et exercer un contrôle politique et idéologique sur le pays. L'instrument privilégié pour atteindre ces objectifs fut, d'un côté, la mise en place des infrastructures nécessaires à la diffusion des programmes télévisés à l'échelle nationale et, de l'autre, le développement d'une puissante industrie télévisuelle dominée par l'entreprise TV Globo, qui est devenue le plus grand producteur de fictions télévisées au monde.

Un chapitre entier est entièrement consacré à l'étude des *telenovelas* en tant que genre télévisuel spécifique qui plonge ses racines dans trois types de divertissement populaire répandus au Brésil : les récits oraux, le cordel (littérature populaire écrite/orale), le cirque. Par ailleurs, l'auteur met en évidence la filiation directe de la *telenovela* avec les *radio-novelas* et, de façon plus lointaine, avec le feuilleton littéraire du XIX^e siècle. En mettant l'accent sur le versant narratif des *telenovelas*, considérées avant tout comme des récits en images, l'auteur s'inscrit dans le fil d'une approche très répandue dans les sciences sociales, qui consiste à immobiliser cette folle du logis scientifique que constitue l'image dans la camisole de l'analyse structurale. Ainsi, dans ce cas, rien n'est dit sur l'usage de la photographie (notamment sous la forme du roman-photo) et du cinéma qui ont précédé la télévision et qui ont, en quelque sorte, préparé le terrain pour la réception des *telenovelas*. À la décharge de l'auteur, je précise qu'il s'agit là d'un vaste chantier encore largement en friche. Si cette analyse très classique m'a laissé sur ma faim, j'ai en revanche été fasciné par tout ce que l'auteur nous apprend sur les modalités de production des *telenovelas* et notamment sur le fait qu'elles sont construites dans le cadre d'un processus interactif entre les producteurs et le public qui en font des œuvres ouvertes (*open-works*). En effet, l'écriture d'une *telenovela* se fait simultanément à sa diffusion (au maximum, le scénariste a une vingtaine de chapitres d'avance), ce qui permet de modifier en cours de route le scénario initial en fonction de l'actualité sociale et politique et surtout des réactions du public qui sont mesurées, tant sur le plan quantitatif que qualitatif, par des instruments d'une sophistication extrême. Cette stratégie de communication a pour but d'augmenter la rentabilité déjà très élevée du pro-

duit en question, les profits étant réalisés au travers de la vente de spots publicitaires, de produits médiatiques dérivés (disques) ainsi que par la commercialisation des *telenovelas* à l'étranger.

Passant à l'énoncé des résultats de son enquête, l'auteur va décrire en détail le cadre de vie de ses treize informatrices privilégiées (âgées de 13 à 63 ans), qui ont en commun un ensemble de caractéristiques socioéconomiques : ce sont des migrantes de première ou deuxième génération en provenance de zones rurales, qui habitent dans des quartiers pauvres, vivent en couples et ont une passion pour les *telenovelas*. Toutes ces femmes partagent un certain nombre de valeurs (le sens de la responsabilité envers la famille étendue, un haut degré de loyauté envers les parents de sang, une solidarité développée entre femmes) et une aspiration à une vie meilleure (dont témoignent les soins apportés à leur apparence corporelle) qui expliquerait leur engouement pour des *telenovelas*, qui mettent en scène des personnages féminins qui leur sont culturellement proches.

On observe qu'en Afrique, les femmes constituent la majorité du public des *telenovelas*, mais que des hommes aussi s'y intéressent et surtout, on note la présence d'un grand nombre d'enfants et d'adolescents des deux sexes qui sont littéralement socialisés et éduqués devant les récepteurs de télévision par leurs mères, tantes, grands-mères et sœurs. C'est un aspect des choses qui n'est pas abordé par l'auteur, probablement en raison du biais méthodologique que constitue un échantillon restreint composé uniquement de femmes.

L'auteur se penche sur les usages sociaux de la télévision tels qu'ils apparaissent à travers les pratiques de ces treize informatrices. Par usages sociaux, il faut entendre la manière dont la localisation du récepteur de télévision, le flot des programmes et notamment des *telenovelas* vont structurer l'organisation de l'espace, du temps et des rapports sociaux dans le territoire domestique. Avec comme résultat qu'au Brésil comme au Sénégal, la consommation de programmes télévisés apparaît comme un élément central dans l'organisation du temps, dans la mesure où il impose une prise de conscience du flux temporel et une organisation rationnelle de ce dernier en même temps qu'il favorise le resserrement des liens au sein du groupe familial et des réseaux féminins.

L'auteur tente d'expliquer le succès des *telenovelas* auprès des femmes brésiliennes à partir d'une étude centrée sur une *telenovela* – il s'agit de *La Reine des ordures*, qui donne son titre à l'ouvrage. Les éléments clés sont, en premier lieu, l'histoire d'amour qui joue un rôle essentiel en tant que porte d'entrée émotionnelle dans le récit par le biais d'une identification très forte, mais aussi la famille (son évolution, ses conflits) qui est au centre des *telenovelas* comme elle est au centre de la vie des spectatrices, à la différence près que, dans les *telenovelas*, la fin est toujours heureuse. La mobilité sociale ascendante du principal personnage féminin est un thème récurrent dans les *telenovelas* qui offrent une vision particulière des rapports de classe selon laquelle les pauvres peuvent parvenir à s'élever dans la société en luttant activement, le prix à payer étant les humiliations que leur font subir les riches.

Au terme de son analyse, l'auteur avance que l'énorme succès des *telenovelas* auprès des femmes brésiliennes pauvres s'explique par la dichotomie existant entre la société très hiérarchisée dans laquelle elles vivent au quotidien et leurs aspirations individuelles à une vie meilleure. En permettant l'articulation des sentiments et des identités au moyen d'un investissement émotionnel important, les *telenovelas* font sens pour celles qui les regardent et les incitent à fabriquer du sens en stimulant le dialogue au sein du réseau social. Même si, dans certains cas exceptionnels (l'auteur en livre quelques exemples), les *telenovelas* ont pu être à l'origine de changements sociaux, elles favorisent plutôt le *statu quo* et l'intégration sociale que la remise en question de l'ordre social existant. Les résultats de cette analyse ne sont sans doute pas exportables tels quels dans d'autres contextes sociétaux et culturels. Ainsi, d'après les observations que j'ai pu faire au Sénégal, il apparaît que les *telenovelas* peuvent jouer un rôle de catalyseur discret du changement social, en ce sens qu'au terme d'un processus de déconstruction plus collectif qu'individuel, les femmes vont isoler certains éléments et s'en servir pour faire bouger les relations avec leurs proches, et notamment les hommes.

Dans tous les cas, je ne peux que me joindre à l'appel pressant que lance l'auteur au terme de son ouvrage pour que fleurissent les études ethnographiques sur les usages sociaux des *telenovelas* à travers le monde. J'ajouterai, à partir de mon expérience personnelle, qu'il

s'agit là d'une excellente porte d'entrée pour étudier l'impact culturel de la mondialisation. Chercheur(e)s, à vos plumes, je veux dire à vos écrans (de télévision)!

Jean-François Werner

FEMMES D'AFRIQUE

Mireille LECARME-FRASSY
Marchandes dakaroises entre maison et marché. Approche anthropologique
Paris, L'Harmattan, 2001, 267 p.

Jeanne-Françoise VINCENT
Femmes Beti entre deux mondes. Entretiens dans la forêt du Cameroun
Préfaces de Françoise Héritier et de Denise Paulme
Paris, Karthala, 2001, 242 p.

Selon Mireille Lecarme-Frassy, jusqu'en 1960, les Africaines n'étaient évoquées, par les hommes et les femmes ethnologues, que dans l'étude des systèmes de parenté comme objets d'échange permettant la reproduction des groupes sociaux, le statut d'informatrice leur étant dénié. Denise Paulme a rompu en 1960 avec cette tradition en se centrant sur la condition féminine. Douze ans plus tard, Colette Le Cour Grandmaison a développé l'existence, chez les Lébous de Dakar, de deux sous-cultures, l'une masculine, l'autre féminine, qui permet aux femmes de déjouer les règles de la domination masculine. Sa problématique est celle des statuts et des rôles sociaux issus de la théorie fonctionnaliste américaine. Ces deux auteurs ont contribué à développer une image d'une femme africaine autonome financièrement, disposant de ses ressources sans contrôle masculin et exerçant un pouvoir économique, rejetant la référence au modèle occidental de libération féminine. Depuis les années soixante-dix, les recherches féministes ont mené une réflexion sur la notion de rapport social, distinct de la différence biologique entre les sexes, et ont émis l'hypothèse de systèmes de genre variables selon les sociétés. Les livres cités vont permettre de préciser ce cheminement. S'ils portent sur les femmes de deux sociétés africaines fort différentes, il n'en est pas moins intéressant de comparer leurs méthodes et leurs problématiques.

Jeanne-Françoise Vincent s'interroge sur les transformations qu'ont connues les Beti, qui

appartiennent au groupe Pahouin et habitent la grande forêt équatoriale près de Yaoundé, depuis la rencontre avec la colonisation, ici réduite aux missionnaires allemands puis français, alors que Mireille Lecarme-Frassy étudie des marchandes de poissons d'un quartier d'habitat précaire à la périphérie de Dakar. Leurs méthodologies sont assez différentes, voire opposées. Le livre de Jeanne-Françoise Vincent¹ est la réédition d'un livre publié en 1976, qui transcrivait dix-sept entretiens menés en 1967 et 1971, augmentée de onze entretiens de 1998. Deux textes de respectivement 40 et 16 pages synthétisent les enseignements de ces entretiens. Ceux-ci, de durée très inégale, ont été réalisés avec l'aide d'interprètes au cours de trois courts séjours, à la demande d'un chercheur travaillant sur la christianisation en milieu beti, qui sentait les réticences des femmes à lui parler. Les trois séries d'entretiens font intervenir surtout des femmes âgées, de 60 à 82 ans², à qui il a été demandé de préciser les changements intervenus depuis leur naissance. Deux des entretiens de 1998 se terminent brutalement parce que des femmes refusent de donner des entretiens non payés alors que les Blancs gagnent beaucoup d'argent en les publiant. Généralement, le ton est beaucoup plus critique en 1998 par rapport à la colonisation, et notamment aux missionnaires qui refusaient de considérer la religion traditionnelle comme une vraie religion et qui faisaient travailler durement les femmes sur leurs plantations, ce qui fait évidemment s'interroger sur le poids du non-dit dans les précédents entretiens. Une seule femme de 70 ans en 1998 évoque les travaux forcés et le rôle des chefs dans leur organisation³. Les femmes s'expriment peu sur leur désir, de relations sexuelles ou d'enfant, mais les ques-

tions ne concernaient pas du tout ces thèmes, puisqu'elles portaient sur le changement et les rites féminins. Mireille Lecarme-Frassy ne croit guère à la méthode biographique, qui pourrait faire croire à un quasi-mutisme des femmes, qui n'ont qu'un discours convenu sur les tâches féminines et masculines. Pourtant, si les entretiens de Jeanne-Françoise Vincent ne laissent guère de place à l'expression de sentiments, ils n'en sont pas moins fort instructifs sur les pratiques matrimoniales. De plus, les femmes âgées ont sans doute plus de temps et sont moins fatiguées que les marchandes de Dalifort, qui s'assoupissent pendant leur seule heure de pause. Mireille Lecarme-Frassy a donc préféré mener un travail de terrain de sept mois entre 1982 et 1986, comprenant l'observation des interactions sur le marché de Dalifort, observation centrée principalement sur vingt revendeuses de poissons, et accompagnée de relevés de budget-temps et de nombreux entretiens, qui n'ont été formels qu'avec des hommes.

Six femmes beti interviewées en 1967 ou 1971 disent avoir été mariées toutes petites: de 2 à 7 ans, trois autres entre 14 et 15 ans ou lorsqu'elles avaient déjà des seins, ce qui est également le cas de la seule femme qui donne un âge de mariage en 1998. Une seule femme note qu'elle n'a pas été mariée enfant parce que cela avait été interdit et une autre parce qu'elle était de famille riche. Ni les filles ni les mères n'étaient consultées: « On les garrottait et on les livrait au cas où elles refuseraient. » Avec l'arrivée des missionnaires, les mariages des garçons et des filles purent échapper en partie au contrôle lignager, notamment en se réfugiant dans les internats féminins. La plupart des marchandes de Dalifort, nées une cinquantaine d'années après les premières enquêtes beti, ont également vécu un premier mariage imposé par la famille. Elles dési-reraient que le mariage de leurs filles se fasse par consentement mutuel, mais la circulation des filles reste sous contrôle paternel car l'enfant appartient au lignage paternel et la mère peut ne pas être consultée. L'influence de l'islam a renforcé le patrilignage traditionnel, même si, d'après le Code de la famille, les deux fiancés doivent être présents et consentants.

Les femmes beti disent qu'elles étaient autrefois des esclaves, notamment à cause des fréquents châtiments corporels. « C'était la vie des coups de bâton. » Des femmes racontent comment elles ont été laissées en gage pour

1 Qui avait déjà publié deux ouvrages, l'un sur les *Femmes africaines en milieu urbain. Bacongo-Braxzaville*, Paris, éditions de l'Orstom, 1966, 287 p., et l'autre sur *Le Pouvoir et le Sacré chez les Hadjeray du Tchad*, Paris, Anthropos, 1975, 226 p.

2 La moyenne étant plutôt autour de 75 ans.

3 « La vie d'avant était une vie d'esclavage avec des corvées et des travaux forcés. Il n'y avait pas de jeunes au village. Les gens fuyaient en brousse afin d'éviter qu'on les ramasse pour des travaux forcés. C'était les *Nkukuma*, les chefs qui agissaient de cette façon! On utilisait les récoltes des gens sans leur demander leur avis. C'était un véritable pillage. » Germaine: 182.

compenser une perte en jeu par leur père ou leur mari ou prêtées pour un soir à un ami ou un hôte de passage. Pourtant, l'adultère à l'initiative féminine était fortement châtié, jusqu'à la mort parfois. « On écartelait la femme et on lui introduisait du piment dans le vagin. Le complice avait les oreilles coupées » s'il était marié, sinon il devait juste donner un beau coq et un régime de bananes plantain [77]. Pourtant, certains maris, grands polygames, laissaient faire parce que l'amant débroussaillait les plantations de la femme, remplaçant ainsi le mari dans ses attributions traditionnelles. Par ailleurs, le divorce était possible, si la dot était remboursée, mais les femmes ne pouvaient pas amener avec elles leurs enfants. Elles étaient de plus astreintes à divers interdits alimentaires, notamment concernant la viande. Enfin, après la mort du mari, une des femmes, la plus prolifique ou la préférée, était parfois sacrifiée. Un mari de 85 ans résume la situation: autrefois, on les égorgeait, maintenant, on les bâtonne.

À Dalifort également, l'autorité de l'homme reste incontestée et incontestable. Quand un mari parle à sa femme en présence d'un tiers, elle doit écouter en silence et éviter de croiser son regard. La moindre parole est perçue comme une contestation. Cette menace d'insubordination des femmes préoccupe de façon obsessionnelle les hommes. Pour l'éviter, certains manient les coups, d'autres menacent leur femme de répudiation qui, bien que devenue illégale, subsiste. Cependant, pour certains: « Tu maries pas la femme quand même pour la rendre esclave. » Trois positions sont donc possibles: ceux qui exigent une soumission absolue, ceux qui veulent simplement être obéis, et ceux qui acceptent quelques points de négociation, en partant du principe que: « D'accord, elle ne peut pas avoir les mêmes droits que j'ai sur elle, mais quand même, elle a un certain droit sur toi. » Cette nécessité de l'obéissance aurait pour origine le fait que l'homme a payé la compensation matrimoniale et qu'en conséquence, la femme lui doit une attitude soumise et un ensemble de services domestiques et sexuels. Elle ne serait donc plus fondée sur les différences de statut entre hommes et femmes, mais par un rapport marchand qui transforme la relation conjugale en un rapport contractuel. Le Code de la famille, qui instaure pourtant un rapport non d'égalité mais de collaboration, aurait perturbé le rapport patriarcal en per-

mettant à la femme de demander le divorce même en cas de mariage coutumier. Bien que les femmes soient peu informées, le bouche à oreille joue cependant. La hausse des divorces, en pays beti comme à Dalifort⁴, s'expliquerait d'ailleurs par le fait que la femme veut un rapport égalitaire auquel l'homme répugne. Pourtant, les femmes restent longtemps dans des relations violentes à cause de la nécessité sociale du mariage et de la pression à rester en couple. De plus, la réussite des enfants dépend de l'obstination et de la résignation féminines⁵: « C'est la souffrance de l'enfant qui montre que la femme a mal travaillé. »

En pays beti, les mondes masculin et féminin étaient fortement séparés, y compris au niveau des rites. Il y avait quatre grands rites féminins: le *mevungu*, le plus répandu, l'*evodo*, le *ngas* et l'*onguda*, décrit en détail par une seule femme. Le *ngas* permet seulement de disculper une femme accusée injustement de sorcellerie. L'*onguda*, né quand le christianisme commençait à se répandre, était une sorte d'initiation à la sexualité pour les jeunes filles. Le *mevungu* n'était pas forcément un rite ancien car bien des régions du pays beti n'en avaient pas. La responsable était choisie parmi les femmes ménopausées ou stériles pour ses dons de clairvoyance et le développement de ses organes génitaux. Les cérémonies avaient lieu à la demande lorsqu'une succession de malheurs s'était abattue sur un homme ou une femme, victime innocente d'un malfaisant, ou au contraire châtiement pour une faute. Pour guérir, il fallait avouer en public. Mais c'était également un rite d'initiation, qui se terminait par une grande fête où les femmes dansaient nues et par un grand banquet où les interdits alimentaires ne tenaient plus. La signification de ce rite est ambiguë car, s'il mettait des femmes en position d'autorité et exaltait la spécificité féminine, notamment sexuelle, il servait aussi à châtier et empêcher toutes les déviances féminines, que ce soit le vol ou l'adultère. Les maris demandaient donc souvent que leur femme soit initiée. Tous ces rites, sauf

4 Au Sénégal en 1981, la moitié des unions se terminent par divorce et 75 % sont demandés par la femme, dont 18 % pour cause de sévices.

5 Discours qui n'est pas si éloigné d'une certaine version de la psychanalyse et de la psychologie occidentales.

l'*onguda*, sont fondés sur la croyance en l'*evu*, glande de la magie, que possèdent non seulement les sorciers mais aussi les chefs, y compris les prêtres, selon certaines. Ces idées restent partagées par toutes, alors même que la religion traditionnelle a disparu et que le christianisme est aujourd'hui la seule religion pratiquée, même dans les coins les plus reculés de la forêt camerounaise.

Pour christianiser la société beti, les missionnaires allemands scolarisaient les garçons puis les baptisaient et créaient des internats pour filles, baptisés *sixa*. La moitié des premières interviewées y avaient séjourné, souvent pour échapper à un mariage arrangé et en accord avec leur fiancé de cœur. En dehors du catéchisme, les filles n'y apprenaient que le point de croix et travaillaient durement sur les plantations des missionnaires, subissant des châtements corporels et une discipline tatillonne. Les femmes se convertissaient cependant facilement au christianisme pour bénéficier d'un mari à elle seule et ne plus avoir à subir d'interdits alimentaires; d'autres furent inscrites par leurs maris devenus chrétiens. Le christianisme aurait libéré les femmes, « Avant, les femmes n'avaient pas de bouche. Le christianisme leur a donné la parole. » En effet, la polygamie était la règle en pays beti avant la colonisation et les épouses pouvaient être très nombreuses: le père d'un des maris en avait soixante et celui d'une femme huit cents. Pourtant, toutes les femmes disent: « La polygamie, c'est la guerre. » Les hommes, en revanche, sauf l'un d'entre eux qui l'a cependant pratiquée lorsqu'il était plus riche, la défendent et considèrent que les missionnaires ont été des *appauvrisseurs* en spoliant les hommes de leurs droits à avoir plusieurs femmes. Aujourd'hui cependant, les prêtres regretteraient d'avoir favorisé l'émancipation féminine, défendent les valeurs traditionnelles beti et accepteraient la polygamie en cas de stérilité de l'épouse.

Les Beti vivaient de chasse et d'agriculture avant de devenir d'assez prospères paysans du cacao. « Les hommes n'avaient pas de droits sur les récoltes de leurs femmes. Ils savaient que les femmes allaient les nourrir et cela leur suffisait. » Les transformations entre 1971 et 1995 ont plutôt minoré le rôle des femmes, devenues de simples salariées de leur conjoint. Au Sénégal, où les femmes ont traditionnellement le rôle de vendeuses au détail, les marchandes de poissons

ont pour but essentiel de rentrer dans leur frais et de nourrir leur famille. Elles maintiennent la fiction d'un homme pourvoyeur, alors même qu'elles jouent un rôle essentiel dans l'alimentation du ménage, participant ainsi à l'occultation de leur activité. Celle-ci nécessite la main-d'œuvre gratuite des fillettes, ce qui assure le pouvoir effectif aux aînées tout en assurant la reproduction sociale des rapports sociaux primaires. Les mères enseignent à leurs filles de 6 à 13 ans le travail domestique et l'imposent éventuellement par les coups, car l'éducation est vue comme un dressage, mais elles désirent néanmoins voir leurs filles mener une vie moins dure.

Mireille Lecarme-Frassy analyse également les stratégies argumentatives des marchandes et des clientes, qui mobilisent toutes les facettes des identités sociales à des fins non exclusivement économiques. La logique du profit individuel, propre au marché, est contrecarrée par un consensus tacite tendant à l'égalitarisme. Le don est pratiqué pour garder sa clientèle, mais aussi par solidarité ou par respect des jumeaux, ce qui se traduit par une tendance au nivellement économique. La plupart des marchandes participent à des tontines qui, sans nécessairement donner lieu au financement de projets, permettent de rembourser les dettes contractées pour l'achat du poisson et de remplir les obligations familiales cérémonielles et caritatives.

Malgré leurs divergences quant à la problématique et la méthodologie, les deux livres décrivent donc une forte domination masculine, très éloignée de l'autonomie féminine décrite par Denise Paulme ou de l'heureuse complémentarité entre les sexes vantée par Colette Le Cour Grandmaison. On pourrait qualifier de *sexage* cette appropriation matérielle du corps des femmes que manifeste la violence contre elles, sexage qui a toutefois fortement diminué sous l'impulsion de la marchandisation des rapports sociaux, du christianisme et du Code de la famille sénégalais.

Arlette Gautier

Laurent BAZIN, Monique SELIM
Motifs économiques en anthropologie
Paris, L'Harmattan, 2001, 253 p.

Penser le monde présent à travers une discipline scientifique: l'anthropologie, et plus particulièrement l'anthropologie du travail, de

l'entreprise... à travers ce qui est joliment intitulé ses « motifs économiques ». Les deux auteurs sont l'un du CNRS, l'autre de l'IRD. Et le troisième? De l'EHESS, car ce livre à deux mains en a trois! En effet, deux textes de Gérard Althabe, passé de l'Orstom à l'EHESS, y figurent également, dont l'impact théorique reste intact. Signalons tout de suite une critique de forme pour ne plus y revenir et parler du fond: cet ouvrage est composé, le mot s'impose, à partir d'articles ou d'interventions diverses de trois auteurs mais dans un esprit cohérent: celui de la légitimité d'une approche, et des écueils théoriques et pratiques de cette approche scientifique. J'aurais aimé plus de réécriture de l'ensemble et placé les trois derniers chapitres dans l'ordre inverse (4, 3, 2 et non pas 2, 3, 4), et une meilleure réunification d'*entreprise et mondialisation*, où l'on sent encore les articles accolés, quand la qualité du fond et de la forme aurait demandé un *chaouia* de travail supplémentaire. Mais nous n'avons pas affaire à un patchwork: Monique Selim les avait écrits en une série logique mais, par la force des choses, l'exercice de rédaction d'un article est différent de celui d'un livre. Regret d'esthète plutôt que critique de chercheur, car l'intérêt de l'ouvrage est patent et il prend une place d'importance dans le débat sur la compréhension du monde moderne.

C'est par le second texte de Gérard Althabe sur le Congo 1961 que l'on peut débiter, quoiqu'il serve de conclusion de l'ouvrage. Ce texte, intitulé « Économie et mondialisation, Congo 1961 », aborde le Nord-Congo, à la charnière de la passation de l'économie du palmier à celle du caféier. Étude de socio-économie appliquée, elle contient une foule de notations sur les difficultés du genre: la différence entre autosubsistance et marché, comment percevoir des changements en cours, le poids colonial, la naissance de la bureaucratie d'État, les configurations particulières de ce que l'anthropologue observe: et l'on a une bonne leçon de ce qu'il faut observer sur le terrain, depuis les maisons jusqu'aux groupements de chasse et aux querelles interpersonnelles, mais toujours normées, centrées par un point de vue... On a cette notation d'une grande pertinence [197]: « En Afrique noire, l'échec des sciences humaines scientifiques est indéniable et ce n'est pas en améliorant les techniques d'enquêtes, c'est-à-dire en s'enfonçant de plus en plus dans le scientisme, que l'on sor-

tira de l'impasse. » Il a même le joli mot, à propos de la production de l'époque, d'« analyses par trop oniriques » [198].

Le chapitre personnel de Laurent Bazin, « Industrialisation, désindustrialisation », est un chapitre qui va au fond de ce que signifie, en méthode, d'amener l'ethnographie (travail concret de l'ethnologue ou anthropologue) d'un regard sur des sociétés traditionnelles, aliennes et rurales à un regard proche sur le monde ouvrier, celui du travail, l'entreprise... « Une investigation méthodologique visant à repenser les lieux d'investigation et leurs relations conduit à reformuler le contenu des problématiques » [150]. Ce chapitre est passionnant, bien construit, avec des exemples clairs. Il aurait mérité d'être un peu allongé pour mieux expliciter certains points cités. Il est important de le lire pour comprendre certains des aspects les plus pointus de l'actualité: Gênes de cet été, les nouveaux modes de connexion au global (les ONG, les associations, les municipalités...). Quant aux spécialistes des sciences sociales, ils pourront, à travers ce texte, réviser leur conception des tâches et rôles de l'anthropologie. Subtilement, Laurent Bazin donne quelques pistes et effectue quelques distinguos bien utiles.

Le chapitre introductif, « Rétrospectives et perspectives », est signé de Laurent Bazin et Monique Selim. Il est très important car il est un panorama complet de l'historique des *motifs économiques* en anthropologie française: l'économie, les sociétés traditionnelles et le capitalisme, le travail, le marché et ses mimes... Le tableau est complet, pertinent et passionnant, et toujours situé dans son contexte international et la production de langue anglaise. Cet effort de retour sur soi est nécessaire si l'on veut pouvoir pointer les difficultés et les manques (traités par Laurent Bazin dans son chapitre déjà analysé).

Le chapitre deux, « Entreprise et mondialisation », est une réunion d'articles que Monique Selim avait écrits successivement comme une suite logique et qui donc se retrouvent ici heureusement réunis. Son objectif est de donner à comprendre les investigations particulières réalisées et le lien entre ce que l'on observe sur le terrain et les grands déterminants (la mondialisation en particulier). Cette auteur va donc prendre de nombreux exemples, dont je crois qu'ils auraient mérité d'être mieux éclairés. Le double ancrage de Monique Selim, concret et circonstanciel d'une part, conceptuel et

théorique de l'autre (comme celui de Laurent Bazin et Gérard Althabe d'ailleurs), qui rend si intéressante et si pertinente son approche scientifique, accroît la difficulté de lecture. En effet, la complexité des faits rapportés rend complexes la phrase et le vocabulaire. Il n'est pas question de lui demander d'appauvrir sa pensée, mais peut-être de lui suggérer moins de raccourcis : dans le cadre d'un ouvrage, on aurait préféré que les trois chapitres de nos deux auteurs fassent non cinquante pages chacun, mais soixante-quinze, je crois que tout le monde y aurait gagné.

Car pour une telle abondance de matière, et pour un livre, il n'est pas judicieux d'écrire comme pour un article.

Maintenant, comme les auteurs ne vont pas réécrire leur livre de sitôt, il est urgent de le lire si l'on s'intéresse à entendre ce qui se passe dans nos villes et nos campagnes, dans nos marchés et dans la corbeille, et comment va la domination économique et sociale, politique et culturelle en ce bas monde aujourd'hui. C'est dire la pertinence de cet ouvrage pour les économistes, les sociologues et les anthropologues et ceux qui croient que le monde n'est pas simple et que ce n'est pas la technique qui le sauvera.

Il n'en reste pas moins que l'on peut regretter le caractère *soft* des débats intellectuels modernes : la règle du jeu aujourd'hui n'est pas de critiquer les autres mais de moduler un désaccord dans le cas de divergences et de se taire en cas de contradiction. Nos auteurs suivent cette règle moderne qui veut que tout le monde soit gentil. Le résultat le plus patent est de nous obliger à lire entre les lignes certains débats. Ce qui n'est possible qu'à ceux qui les connaissent.

Or, à lire certaines phrases, on voit que les auteurs se retiennent ; par ailleurs, comment vouloir être lu du grand nombre, ce que méritent des livres comme celui-ci, si l'on se refuse à dire que tel ouvrage est inacceptable, parce que méthodologiquement tordu ? Les comités d'évaluation se permettent de déchirer les auteurs, mais on peut se demander si le monde scientifique ne devrait pas revenir à des polémiques plus musclées, surtout quand on voit la production intellectuelle qui se pare des oripeaux scientifiques quand ce ne sont que d'horribles peaux d'incompétence au mieux, et de mauvaise foi, parfois.

Bernard Lacombe

Chantal BLANC-PAMARD,
Hervé RAKOTO RAMIARANTSOA
*Le Terroir et son double. Tsarahonenana
1966-1992 Madagascar*
Postface de Joël Bonnemaison
Paris, IRD éd., coll. « À travers champs »,
2000, 256 p.

En 1966, Joël Bonnemaison, alors jeune chercheur géographe de l'Orstom, avait eu, pour premier terrain malgache, un terroir d'altitude (1640 mètres) à Tsarahonenana, sur les pentes du massif de l'Ankaratra, au cœur des hautes terres centrales. Il avait publié un premier rapport en 1967, dans le cadre des études de terroirs qu'avait suscitées, à l'Orstom, l'article culte de Paul Péliissier et Gilles Sautter¹. Un petit quart de siècle plus tard, deux géographes, Chantal Blanc-Pamard et Hervé Rakoto Ramiarantsoa, ont choisi de « revisiter » Tsarahonenana. Ils ont repris les chemins autrefois suivis par Joël Bonnemaison, ils ont travaillé à la même échelle que lui sur une même méthode cartographique, ils ont, point par point, rapproché leurs observations de 1992 de celles de 1966. Ils n'ont pas cherché seulement à actualiser une monographie, mais « à comprendre le changement, à en rendre compte et à en reconstituer les dynamiques ». Cet objectif a été brillamment atteint. Le changement est décrit avec une précision proche de la minutie. Au-delà de la simple analyse des transformations de systèmes de production, les moteurs culturels du changement sont finement décrits et replacés dans la longue durée de façon convaincante. En prolongeant les tendances actuelles observées sur un quart de siècle, on peut même se hasarder à deviner quelques éléments du futur. On en arrive ainsi à souhaiter vivement qu'une nouvelle actualisation intervienne vers... 2020. En tout état de cause, il s'agit là de l'une des toutes meilleures monographies villageoises jamais écrites sur la Grande Île, toutes disciplines confondues². La méthode des retours

1 *Pour un atlas des terroirs africains : structure-type d'une étude de terroir*, Paris, L'Homme, 1964, IV, 1 : 56-72. L'expression « article culte » est de Joël Bonnemaison [195].

2 L'un des très rares « reproches » que l'on peut adresser à ce travail pourrait être son titre trop réducteur qui pourrait laisser croire à un lecteur pressé que le sujet ne concerne que les géographes s'intéressant aux hautes terres malgaches.

sur terrains anciens ne constitue certes plus une nouveauté³, mais elle trouve ici une remarquable illustration. Le temps, on le sait, est le meilleur allié du chercheur. Sur la longue durée, les phénomènes prennent leur vraie dimension, trouvent leur vraie place. Loin de compliquer la réflexion, le recours à la diachronie la simplifie, en rejetant ce qui est contingent, accidentel, provisoire et en faisant apparaître « majestueusement » (l'expression est de F. Braudel) des régularités, des convergences, des pesanteurs peu discernables dans la synchronie. Vu sous cet angle, « un terroir est un miroir dont les diverses facettes sont en mouvement constant et ne se perçoivent que dans la durée » [187].

Tsarahonenana est un ancien front pionnier de moyenne altitude (1640 mètres), expression, dans l'espace, de l'énergique volonté de survie qui anime les riziculteurs de l'Imerina et du Vakinankaratra⁴ confrontés depuis longtemps au même problème: une démographie galopante fragmente, génération après génération, des terroirs rendus peu extensibles par les contraintes de la riziculture. Tôt ou tard, s'impose une alternative inexorable: intensifier sur place ou partir.

À Tsarahonenana, la proximité d'espaces montagnards à peu près vides donnait une chance supplémentaire: on pouvait, en se déplaçant de quelques kilomètres, coloniser les hauteurs d'Andranomangamanga à 2100 mètres d'altitude. Le milieu était dur, austère, mal connu. Les paysans y ont cherché, par expérimentations successives, à adapter, jusqu'à ses extrêmes limites écologiques, le système de production qu'ils pratiquaient depuis des siècles. En 1966, Joël Bonnemaison avait cru pouvoir parler d'un « système agraire immobile ». Cette stabilité n'était qu'un bref épisode d'un mouvement de longue durée marqué par une fièvre d'adaptation et d'innovation. Joël Bonnemaison en convient aisément en 1992. Les paysans des « hauts » de l'Ankaratra ont conservé la mentalité pion-

nière de leurs prédécesseurs. Ils appuient sur un « savoir-faire accumulé » un vif dialogue avec leur milieu naturel. Ils sont ainsi parvenus à façonner ce milieu difficile (l'un des rares cultivés à ces altitudes à Madagascar) au mieux de leurs besoins.

Au cours du dernier quart de siècle, les principales transformations se sont opérées sous l'effet de stratégies d'adaptation et de mobilité. Elles ont abouti à une nouvelle « territorialisation » de l'espace social. On a partout, sur place ou dans les « hauts », cherché à intensifier en sélectionnant les cultures les mieux adaptées et en améliorant le support naturel « par petites touches ». On l'a fait à partir d'une connaissance remarquablement fine des contraintes écologiques (sols, régime hydrique, climat) et d'une lecture attentive des résultats d'expérimentations réalisées un peu dans toutes les directions. On a réussi, ainsi, à augmenter et à diversifier les productions. Le soja et la carotte apparaissent désormais aux côtés de la pomme de terre qui a confirmé son emprise. On a, aussi, généralisé les cultures de contre-saison dans les rizières. Des « blocs » de paysage se sont ainsi mis en place, alors qu'ils n'apparaissaient nullement en 1966: la forêt de pins, les cultures pluviales de pente en terrasses, dans la plaine les rizières *ati-tany* qui sont à la fois bien irriguées et bien drainées et qui rentabilisent au mieux l'utilisation d'intrants. On n'a jamais cessé de chercher à améliorer l'association entre l'agriculture et l'élevage, de perfectionner les techniques, déjà sophistiquées, de transfert de fertilité...

Le paysan des « hauts » apparaît ainsi comme un personnage entreprenant, actif, imaginaire, capable d'une impressionnante finesse d'analyse qui le conduit à de remarquables typologies spontanées. Il sait tirer les leçons de ses erreurs, en dehors de toute communication régulière avec des structures de vulgarisation agricole qui ont manifestement oublié la zone. Le délai de vingt-cinq ans fait ainsi apparaître une forte dynamique d'aménagement du terroir. « D'une date à l'autre, les initiatives paysannes ont construit une ruralité différente. » En même temps, c'est vrai, beaucoup de choses n'ont guère changé. Le riz occupe toujours la même place dominante dans les esprits et dans l'espace (Andranomangamanga non compris). Les différences demeurent très importantes d'un exploitant à l'autre. Elles ont même, probablement, augmenté. Les rendements, eux, n'ont guère changé, malgré

3 Voir, entre beaucoup d'autres, à la fin des années quatre-vingt, les travaux de l'équipe Orstom, *Terrains anciens, Approche renouvelée* (A. Lericolais, P. Milleville, Ph. Couty...).

4 Autour du massif montagneux de l'Ankaratra, le Vakinankaratra se situe immédiatement au sud de l'Imerina, avec des caractéristiques socioanthropologiques presque identiques. Antsirabé en est la ville principale.

tous les efforts, et varient toujours fortement d'un lieu à l'autre, d'une année à l'autre...

La lecture du paysage permet de reconstituer les aspects les plus spectaculaires de ces changements. Au village, l'espace était encore peu utilisé en 1966, largement inoccupé entre les trois hameaux qui forment le village. Ces vides ont, aujourd'hui, entièrement disparu au profit de diverses cultures. De nouveaux reboisements en pins ont fini par recouvrir entièrement l'éperon central qui domine le village, se mêlant étroitement aux mimosas déjà en place. Les pentes, enfin, ont été aménagées en terrasses dans un souci d'utilisation minutieuse d'un espace aux limites inextensibles.

Dans la plaine, en contrebas, la rectification du cours de la rivière Ilemona constitue la principale innovation. On a éliminé les méandres qui rendaient le drainage difficile. De nouvelles rizières ont été aménagées, d'autres, bien améliorées.

Des indicateurs sonores marquent ces changements. En 1966, on n'entendait pas « les trépidations de la décortiquerie », ni « les coups de hache dans la forêt de pins », ni « le piaillage des *fody* qui trouvent aujourd'hui abri dans la forêt au-dessus du vallon ».

Pour « se déplacer », les villageois n'ont pas manqué d'imagination : départs définitifs, départs temporaires vers des destinations lointaines, départs vers les hauteurs voisines d'Andranomangamanga, nouvelles connexions avec la plaine d'Antanifotsy, au nord, qui concurrence, désormais, l'attraction qu'exerçait autrefois la plaine d'Ambohibary, d'où sont partis les pionniers de Tsarahonenana...

- La colonisation des hauts : la mentalité pionnière héritée du passé a incité une partie des habitants de Tsarahonenana à coloniser les hauteurs voisines d'Andranomangamanga. Il y fait froid, la sécheresse y est forte de septembre à novembre et, surtout, l'isolement est bien réel. Mais la charge humaine est faible avec beaucoup de terres encore libres. On n'hésite pas, dès lors, à s'y livrer à des essais culturels. On a pu ainsi, à la longue, s'accommoder tant bien que mal des handicaps locaux en diversifiant les espèces et les modes de culture. Pour quelques produits (les pommes de terre, les pommes fruits), la production donne des résultats satisfaisants.

Ce front pionnier existait à peine en 1966. En 1992, les promesses se sont concrétisées. Le nouveau village forme aujourd'hui une unité administrative indépendante, avec plus de 1000 habitants répartis en une quinzaine de

hameaux. Le hameau principal, qui ne comptait que 10 toits en 1966, en a 42 en 1992 pour 246 habitants.

Andranomangamanga est vu, par ses habitants comme un « espace d'aventure » et d'expérimentation où se déploient librement cultures pluviales, cultures arboricoles et troupeaux que l'on adapte peu à peu à ce milieu exigeant.

Les liens demeurent forts entre haut et bas, entre Andranomangamanga, Tsarahonenana et la plaine d'Ambohibary. Les gens des hauts ont encore des activités « en bas » où ils conservent des rizières, et parfois, des tombeaux. Inversement, quand le riz a été repiqué en bas, les gens conduisent leurs bœufs vers des pâturages des hauts où ils édifient des parcs mobiles. Les bouses enrichissent les sols.

Le problème le plus difficile posé à Andranomangamanga est lié à l'impossibilité d'y cultiver l'indispensable riz, alors que la « volonté de riz » est restée intacte pour des gens profondément attachés à leur culture marquée par la symbolique du riz. Il faut donc chercher ailleurs.

- La réorientation vers Antanifotsy : pour cela, certains ont conservé des rizières dans leur zone de départ (Ambohibary ou Tsarahonenana). D'autres en ont acquis (par mariage ou achat) ou créé à Antanifotsy, au nord, commençant ainsi à remettre en cause l'ancien enracinement dans la plaine d'Ambohibary, berceau historique des sociétés villageoises de l'Ankaratra. En même temps, ils se rapprochent de la terre de leurs anciennes origines, avant la migration vers Ambohibary. Comme l'écrit Joël Bonnemaïson, c'est un « retour aux racines sur une route balisée » [184].

Les départs s'appuient sur des relations débordant largement la sphère locale. C'est certainement la quête du riz qui reste le plus efficace facteur de mobilité : il faut gagner le riz qu'on ne peut plus récolter. La postface de Joël Bonnemaïson souligne certaines des motivations lointaines mais profondes qui animent certainement ce mouvement. C'est la volonté d'identité merina qui constitue le paradigme culturel fondateur de Tsarahonenana.

- La pluriactivité : le plus souvent, il faut donc « gagner » le riz qu'on ne produit plus. La pluriactivité est nécessaire pour équilibrer des budgets familiaux toujours menacés de précarité. On se salarie donc dans l'agriculture, si possible à faible distance. le plus souvent, on cherche, un peu dans toutes les

directions et avec un remarquable esprit d'entreprise, des revenus extérieurs à l'agriculture... Certains pluriactifs le sont de façon permanente, d'autres ne se salarient qu'occasionnellement. Dans cette nouvelle quête, on réactive d'anciens réseaux sociaux ou on en invente de nouveaux.

L'organisation sociale est restée remarquablement stable, mais, en s'enracinant dans des espaces jusqu'alors peu anthropisés, elle s'est « territorialisée ». Cette pérennisation de l'espace social s'est accomplie sur la base de mécanismes simples qui ont abouti à reproduire, sur le plan du prestige, du pouvoir et des revenus, la situation dominante des lignages issus des fondateurs du village. La présentation de ces mécanismes, essentielle pour comprendre les dynamiques actuelles, relève d'une excellente analyse d'anthropologie sociale qui a su croiser efficacement les données généalogiques et les données foncières⁵. « Le temps du front pionnier est révolu, celui de la construction identitaire est en cours. »

Les lignages ont conservé leur importance, mais les rapports d'entraide sont en déclin, en raison, peut-être justement, de l'avènement de rapports trop inégalitaires. Les associations paysannes, qui se sont substituées aux anciens rapports d'entraide, tendent, en fait, à fonctionner au profit des plus puissants.

À Andranomangamanga, l'autonomie du nouveau village s'est définitivement affirmée. Un « code foncier local » s'est constitué, définissant de nouvelles conditions d'accès à la terre acceptées par tous. La construction de nouveaux tombeaux a permis d'espacer les retours vers les zones de départ pour les rituels cérémoniels.

Ces gens qui luttent durement et intelligemment pour survivre cherchent aussi à pérenniser leur modèle de société auquel ils sont attachés par dessus tout. « On préfère refaire le vieux pays plutôt qu'en inventer un autre. » La recherche de nouvelles activités et de nouveaux réseaux de relation (notamment vers Antanifotsy) vise d'abord à assurer la péren-

nité d'un mode de vie qui serait sans doute condamné pour des gens moins résolus à le défendre. Ces migrations, temporaires ou définitives donnent l'image d'un mouvement perpétuel dont le sens ne peut être perçu que dans la longue durée. En fait, ces gens « ne partent pas, ils circulent » [143]. « Les gens du Vakinankaratra sont moins des pionniers en errance que des agrandisseurs d'espace qui partent pour mieux rester chez eux. Ils voient le monde comme une route circulaire, une boucle géographique qui reflète leur propre image de la vie, [...] comme un cercle qui renaît perpétuellement de lui-même et où il est bon de demeurer » [207].

Cet ouvrage, bien écrit, bien illustré, est remarquablement présenté. Les informations de 1966 et de 1992 sont souvent juxtaposées sur deux colonnes qui rendent la comparaison saisissante. Les auteurs ont choisi, aussi, de placer en marge des citations, concises et éclairantes, du texte de 1966. Les photos sont toutes remarquables. Le glossaire est riche en termes vernaculaires, dont l'usage est parfois spécifique à la région. Quarante figures, cartes, croquis et schémas sont particulièrement éclairants. La technique de la fosse à zébus, par exemple, est parfaitement décrite par les figures 17 et 19 et les photos 19, 22 et 23, permettant de faire l'économie de longs commentaires. Les quatorze types de fumure, dont l'énumération complète serait fastidieuse et complexe, sont parfaitement résumés dans les tableaux 14, 15, 16, 17 et 18. De même, les figures 21, 22 et 23 décrivent en toute clarté le travail du sol et les diverses techniques de culture de la pomme de terre. La figure 24 permet de comprendre, avec la plus grande simplicité, les étapes de la construction de terrasses sur les pentes. Les spécialistes des problèmes fonciers apprécieront tout particulièrement les 10 figures (27, 28a, 28b, 29a, 29b 30a, 30b, 31, 32, 33) qui, de la page 120 à la page 133, décortiquent les changements intervenus de 1996 à 1992 pour chacun des principaux lignages. La seule coquille de cet ouvrage, dont la présentation est proche de la perfection, concerne la présence tout à fait inattendue à Madagascar, surtout à cette altitude, d'éleveurs de zèbres [196]. Les zébus auront rectifié d'eux-mêmes. L'excellente postface de Joël Bonnemaïson met en lumière de très intéressantes constantes de la « mentalité » des habitants du Vakinankaratra sur la longue durée. Elle prend un relief particulièrement émouvant quand on apprend qu'il s'agit de l'un des tout derniers textes qu'il

5 Voir, en particulier, les excellentes cartes qui décrivent minutieusement la situation foncière de chacun des grands lignages [figures 27 à 30: 120-127]. Un mouvement de concentration et de capitalisation foncières est ainsi mis en lumière avec toute la netteté désirable. Dans son sillage, les inégalités foncières n'ont cessé de s'accroître depuis 25 ans et elles vont probablement continuer à le faire dans les décennies à venir.

a écrits, quelques semaines seulement avant sa mort prématurée survenue en juillet 1996.

Il ne reste plus, désormais, qu'à attendre avec impatience le début des années 2020 pour qu'après un nouveau retour à Tsarahonenana, à Andranomangamanga et sur les hauts de l'Ankaratra, les auteurs du *Terroir et son double* nous proposent la suite de leur remarquable travail. Ils sont assez jeunes pour ne pas éluder cette nouvelle mission.

Emmanuel Fauroux

PS. Il faut signaler par ailleurs la parution d'un excellent petit ouvrage qui résume l'essentiel des conceptions sous-tendant la « géographie culturelle » de Joël Bonnemaison. Après sa mort, deux de ses étudiantes, Maud Lasseur et Christel Thibaut, ont rassemblé les notes qu'elles avaient prises lors des cours de licence et de DEA auxquels elles avaient assisté dans le petit amphithéâtre de l'Institut de géographie. Le texte, publié en 2000⁶ au Comité des travaux historiques et scientifiques, est original, clair, facile à lire, stimulant. Il fait revivre, pour ceux qui l'ont connu, la chaleur humaine et l'humour de Joël Bonnemaison.

Yves CHARBIT (éd.)

La Population des pays en développement

Paris, La Documentation française, coll.

« Les études de la documentation française »,
2001, 175 p.

En janvier 2000 la population mondiale a dépassé les six milliards d'habitants, alors qu'elle avait attendu 1804 pour dépasser le premier milliard. Or, 95 % de cet accroissement vient désormais des pays en développement, qui abritent plus des trois quarts de la population mondiale. C'est dire l'intérêt de ce thème, traité ici en sept parties qui, toutes, différencient les évolutions selon les grandes régions du monde, tout en décrivant plus en détail quelques pays : Kenya, Brésil, Bangladesh. En effet, il n'est plus possible de traiter de façon uniforme des pays en développement, tant la diversité est importante. Les sources utilisées proviennent principalement des Nations unies, bien que Vandewalle utilise les fameuses

enquêtes démographiques et de santé de Macro-International, et Véronique Petit de nombreuses monographies.

Yves Charbit décrit la diversité des taux de croissance actuels, qui conduit à remettre en question le paradigme dominant en démographie : la transition démographique, lequel avait mis en évidence le rôle de la mortalité infantile et de la modernisation socioculturelle en généralisant l'évolution des pays développés à ceux en développement, pour insister sur la complexité des facteurs en jeu. En Asie, le développement économique, le confucianisme, mais aussi les politiques de population ont joué un grand rôle, alors qu'en Amérique latine, ce serait plutôt l'urbanisation et la modernisation pour les groupes pionniers, le malthusianisme de pauvreté pour les groupes plus pauvres. Alors qu'on a longtemps parlé de l'exception africaine, ce n'est plus le cas aujourd'hui, car la fécondité de certains pays d'Afrique noire a commencé à baisser. Dominique Waltisperger analyse la concentration des pays vers des espérances de vie à la naissance supérieures à 70 ans, qui cache néanmoins des évolutions contrastées et une mortalité masculine plus précoce malgré le maintien d'une mortalité maternelle élevée. La mortalité infantile baisse plus rapidement que la mortalité juvénile, malgré le maintien d'une forte malnutrition. Après une bonne présentation des biais propres aux différents indicateurs de la fécondité, Michèle Dion présente les évolutions actuelles, qui peuvent être liées au retard de l'âge au mariage ou à l'utilisation de la contraception, encore rare en Afrique noire par exemple. Catherine Scornet étudie l'évolution des positions internationales sur les politiques de population : du malthusianisme contesté en 1974 au consensus sur les droits reproductifs en 1994, avant de présenter les politiques, contraignantes en Asie, plus respectueuses officiellement des individus en Amérique latine, de plus en plus fréquentes en Afrique. Elle évoque les opérations de communication, comme les feuilletons télévisés, mais pas l'accès à des services de contraception, alors qu'il reste très difficile pour la moitié des habitants des pays en développement¹.

1 Cf. John Ross, John Stover, Amy Willard, *Profiles for Family Planning and Reproductive Health Programs, 116 Countries*, New York, Future Group International, 1999; Agnès Guillaume, Marc Pilon (éd.), *Maîtrise de la fécondité et Planification familiale*, Paris, IRD, 2000.

6 Joël Bonnemaison, *La Géographie culturelle*, cours de l'université Paris-IV Sorbonne, 1994-1997, établi par Maud Lasseur et Christel Thibault, Paris, éditions du CTHS, 2000, 152 p.

L'étude d'Hélène Vandewalle sur les ménages et les structures familiales est plus originale. Elle explique d'abord les difficultés conceptuelles de ces notions, ainsi deux enquêtes sur le Mali donnent des chiffres moyens de ménage très différents: 5,3 ou 13 selon la définition utilisée. La croissance de la proportion de femmes chefs de ménage est générale, même si ses causes et ses conséquences ne sont pas univoques. L'article de Véronique Petit sur les migrations internationales est riche et documenté. L'Afrique de l'Ouest est passée d'une mobilité imposée par le colonialisme à des migrations sud-nord et des mouvements de réfugiés, lesquels sont cependant surtout concentrés en Afrique du Centre et de l'Est.

L'Afrique du Sud est le pivot du système migratoire de l'Afrique centrale. Le Maghreb reste tourné vers l'Europe alors que les migrations ont pris une ampleur sans précédent en Asie, notamment vers les pays producteurs de pétrole. La mobilité latino-américaine était surtout tournée vers le Venezuela et l'Argentine jusqu'en 1980, date à partir de laquelle elle s'est dirigée vers l'Amérique du Nord. Cet ouvrage de synthèse informera donc les non-spécialistes sur les évolutions les plus récentes. On peut regretter que la bibliographie soit succincte et répétitive d'un article à l'autre, alors que certaines références ne sont pas citées (par exemple sur le Kenya).

Arlette Gautier